

LA
CLOYÈRE D'HUITRES,
OU
LES PLAIDEURS DE BRICQUEBEC,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

Par MM. MERLE, CARMOUCHE ET F. DE COURCY.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 25 Jan-
vier 1820.

~~~~~  
PRIX : 75 centimes.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, n°. 18.

~~~~~  
DE L'IMPRIMERIE D'ANTH. BOUCHER,

SUCCESEUR DE L.-G. MICHAUD,  
RUE DES BONS-ENFANTS, n°. 54.

M. DCCC. XX.

## PERSONNAGES.

M. GRUGEAUDIN, sénéchal du village.  
CALINET, son greffier.  
GASPARD-BRIQUEBEC, \* }  
SIMPLICE-BRIQUEBEC, \* } cousins.  
THÉRÈSE, petite normande. \*  
TOINON, servante du Sénéchal.  
DOUBLELANGUE, procureur.  
BEGOTIN, avocat.  
BOURRICHE, commissionnaire.

## ACTEURS.

M. Potier.  
M. Vissot.  
M. Émile.  
M. Pierson.  
M<sup>lle</sup>. Jenny.  
M<sup>lle</sup>. Adeline.  
M. Pascal.  
M. Moessard.  
M. Breton.



*La Scène se passe à Bricquebec.*

(\*) Ces trois rôles doivent être joués avec l'accent normand.

LA  
CLOYÈRE D'HUITRES,  
OU  
LES PLAIDEURS DE BRICQUEBEC.

---

*Le Théâtre représente l'antichambre de M. Grugeaudin ;  
une table, des sièges et plusieurs registres et cartons  
placés çà et là sur les meubles.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD – BRIQUEBEC, SIMPLICE – BRIQUEBEC, *l'un  
porte un petit tonneau de vin, l'autre une gibecière ; tirant  
chacun de son côté, BOURRICHE, qui porte une cloyère  
d'huitres. Ils entrent en se disputant.*

*Air : Trio du Médecin malgré lui.*

GASPARD.

J'te dis qu'la cloyère est pour moi.

SIMPLICE.

Laisse donc, Gaspard, tu veux rire ;  
Tu vois bien qu'aïl n'est point pour toi

GASPARD.

Tu l'verrais si tu savais lire.

BOURRICHE.

Sur l'adresse regardez bien,  
C'est pour Monsieur Gaspard (Simplice.)

SIMPLICE, *montrant au doigt.*

Simplice cadet, tu l'vois bien :  
D'aujourd'hui c'nom-là n'est pas le mien,  
Et jamais il ne fut le tien.

GASPARD, *montrant au doigt.*

Gaspard! mon cadet, tu l'vois bien,  
Jamais c'nom-là ne fut le tien,  
Et d'puis trente ans il est le mien.

BOURRICHE.

Est-c'votre nom , est-ce le sien ?  
A tout ça je ne comprends rien,  
Pour m'payer entendez-vous bien.

GASPARD, à *Simplice*.

Morguenne, ici j'allons plaider ,  
Puisque nous v'la près d'la justice :  
M'sieur l'Sénéchal va décider.

BOURRICHE.

Tâchez de vous raccommoier ;  
Mon pour boire il faut m'le solder.

TOUS DEUX, lui *donnant pour boire*.  
C'est à moi qu'tu dois l'demander.

BOURRICHE.

J'prendrons d'tous deux pour vous céder.

TOUS DEUX, *tirant la bourriche*.

Donne-la moi ,  
Eh ! c'est pour moi ,  
Hé bien ! j'plaidrons.

Non , non , ma foi ;  
C'n'est pas pour toi ;  
Et moi j'gagnerons.

Va , nous verrons.

BOURRICHE, *sortant*.

Et moi j'boirons.

## SCENE II.

GASPARD, SIMPLICE.

GASPARD.

Ah ! maudit entêté.... tu m'empêches de porter mon vin au  
château !... Attends, attends.

*Il pose son petit tonneau.*

SIMPLICE.

Et toi, chien d'chicaneur, tu me retiens de porter ce gibier à M. le  
Président.

*Il quitte sa carnassière.*

GASPARD.

J'allons t'faire un bon p'tit procès.

SIMPLICE.

Oui ! mon cousin du bon Dieu (*se frottant les mains*), j'allons  
le jugeais sur tes épaules.

*Ils sont près de se battre.*

SCENE III.

LES MEMES , CALINET.

CALINET, *d'un ton très mielleux.*

Hé ! là là... , mes bons amis... , la paix... , la paix... ; est-ce qu'on doit entre parents... Ne troublons jamais cette douce concordie qui doit sans cesse nous unir.

Air : *Vaud. d'Angélique et Melcour.*

Au lieu de tant vous disputer,  
Il faut que l'un de vous deux cède ;  
Je saurai bien vous arrêter,  
Car je n'aime pas que l'on plaide.

GASPARD.

Voulez-vous nous laisser en paix,  
Nos affaires n'ont point les vôtres ;  
Si vous n'aimez point les procès,  
N'en dégoûtez pas les autres.

CALINET.

La paix ! la paix ! (*A Gaspard.*) Ce diable de Simplicie aura fait quelque sornioiserie. (*A Simplicie.*) Gaspard est toujours hargneux ?

GASPARD et SIMPLICE.

Vous l'avez dit.

CALINET.

Mes enfants , mes enfants , il faut arranger tout cela.

SIMPLICE.

Mon doux greffier , j'vas vous parler franchement.

GASPARD.

D'abord tais-toi , j'sis ton aîné.

CALINET.

De la tranquillité , voyons. (*A Simplicie.*) Parle toujours. (*A Gaspard.*) Ne l'écoute pas.

SIMPLICE.

C'est clair comme le soleil... Il m'arrive.

GASPARD.

Non point , il m'arrive à moi.

SIMPLICE.

Une superbe cloyère.

GASPARD.

D'huitres.

CALINET.

Ah ! ah ! c'est rare dans ce pays-ci.

SIMPLICE.

Ah ! mais des huîtres vertes.

GASPARD.

La couleur ne te regarde pas ; elles sont magnifiques , quoi , première qualité.

SIMPLICE.

Tu n'en sais rien ! ne dis point de mensonges... Enfin tant y a que mon nom est dessus.

GASPARD.

Point du tout , c'est le mien.

SIMPLICE.

Et il veut me les souffler.

GASPARD.

Et il veut me les voler.

CALINET.

C'est très mal. (*A Simplic.*) C'est un fripon. (*A Gaspard.*) Ne souffre pas ça.

SIMPLICE.

Il dit qu'il a vu l'adresse , et il ne sait pas lire deux mots.

GASPARD.

Ni toi non plus.

SIMPLICE.

Je ne savons ni *A* ni *B* , mais j'ons bien vu qui y avait mon nom.

GASPARD.

Je connaissons ben le mien peut-être.

CALINET.

Examinons le cas , preuve en main.

*Ils vont tous deux prendre la cloyère qui est sur la table.*

GASPARD.

Je te défends d'y toucher.

SIMPLICE.

Ne la regarde point.

CALINET , *la prenant.*

Attendez , attendez , c'est un peu effacé. (*Lisant*) A M. Simplic Gaspard.

TOUS DEUX.

Ah ! tu l'vois.

CALINET , *continuant.*

M. Simplic Gaspard Briquebec.

TOUS DEUX.

C'est mon nom de famille , j'espère.

CALINET.

C'est aussi le nom du village , et je ne sais pas trop..

TOUS DEUX.

Tu vois qu'il me donne raison.

CALINET, *alternativement.*

Il n'y a pas de doute... Certainement , j'ai de très grands motifs de le penser..... ce paquet vient d'Ostende.

TOUS DEUX.

Ah ! d'Ostende !

GASPARD.

Ça ne prouve rien pour toi.

SIMPLICE

Dam , ça dit tout , tu n'y as jamais mis le pied.

GASPARD.

J'y ons fait une maladie.

SIMPLICE.

T'auras failli d'y périr par jugement.

GASPARD.

J'y connais deux personnes.

SIMPLICE.

Oui , t'y connais deux personnes , et ben moi , j'en connais trois.

GASPARD.

*Air : Adieu , je vous fuis , bois charmant.*

Les trois personnes que tu dis,  
C'est l'procureur , l'geolier et l'juge,

SIMPLICE.

Contr' la justice en ce pays  
T'auras été chercher un r'fuge.

CALINET.

Allons , paix ; vous demande-t-on  
Une histoire de votre vie ?

GASPARD.

Laissez-l'donc dire , c'est très bon.  
Pour un procès en calomnie.

SIMPLICE.

Mais v'là le plus beau , tout-à-l'heure il a quitté sa barrique pour v'nir me battre.

CALINET , *bas.*

C'est un brutal.

GASPARD.

Il a quitté sa gibecière pour venir me taper.

CALINET, *bas*.

Il ne vaut pas le diable. (*Haut.*) Messieurs, Messieurs, voilà qui constitue un autre corps de délit.

SIMPLICE.

Oh ! il m'a donné un coup d' pied ; j'en lève la main.

CALINET.

Oh ! oh ! dol, fraude et voies de fait ; une barrique, une gibecière, preuves à l'appui ! je ne puis rien décider, c'est fort grave ; M. le Sénéchal rendra son arrêt.

*Il va prendre la barrique et la gibecière sans quitter la cloyère.*

GASPARD.

Ne vous donnez point la peine.

SIMPLICE.

Vous vous trompez, dites donc.

CALINET.

Si, si, pardon, ce sont des témoins irrécusables.

GASPARD.

Mais c'est du Champagne !

CALINET, *à mi-voix*.

Hé bien, c'est bon ça, c'est bon ; ça rend votre défense excellente.

SIMPLICE.

Ça n'est qu'un petit lapin.

CALINET.

Bravo ! c'est parfait...

*Air : Corneille nous fait ses adieux.*

Il nous faut toujours au barreau  
Mainte preuve palpable et claire,  
Donc je me saisis du tonneau  
Ainsi que de la gibecière.

SIMPLICE.

C' bray' lapin n' peut pas à l'appui  
Lever la main dans cette cause ;  
Mais dans cette affaire aujourd'hui  
Songez bien que son vin dépose.

GASPARD, *un peu fâché*.

Est-ce que vous le garderez ?

CALINET..

Le tonneau, c'est certain.

SIMPLICE.

Mais je voudrais ben...



CALINET.

La gibecière, vous l'aurez. (*A Gaspard.*) Je vous réponde du gain. (*A Simplicie.*) Il perdra sur ma parole.

GASPARD.

Ah ! morgué, qu'eu plaisir, ah ! je n'm'appelons pas Gaspard.

SIMPLICE.

On te fera dire si je ne m'appelle point Simplicie-Briquebec.

CALINET.

La paix, la paix, deux avocats, et surtout, mes enfants, le plus de preuves possibles.

*Il sort.*

GASPARD.

J'allons quérir mon baptistaire :

SIMPLICE.

Et moi, j'amènerons mon parrain ; tu verras, tu verras.

## SCENE IV.

Les Mêmes, TOINON, *accourant.*

TOINON.

Qui est-c' qui fait donc ce train-la si matin chez M. le Sénéchal ? Comment, c'est encore vous autres ?

SIMPLICE et GASPARD.

Oui, mam'selle Toïnon.

TOINON, *les séparant.*

Voulez-vous bien finir... Ah ! mon Dieu ! comment, deux cousins, vous ne pouvez pas vivre un jour sans avoir qu'enques querelles ; on ne voit que vous ici... mon maître n'a pas de meilleure pratique dans tout le village de Briquebec.

*Air : Vaud. de Catinat.*

Chez vous l'accord n'est pas de saison,  
Sur des qu'elles vot' plaisir se fonde,  
Jamais l'un d'vous n'aura raison  
Tant qu'l'autre sera de ce monde.  
Sans cesse vous êtes fâchés ;  
Vous n'êtes liés que par la haine,  
Et j'crois que l'dimanch' vous cherchez  
Des procès pour tout' la semaine.

SIMPLICE.

Hélas ! mon Dieu ! vous savez bien qu'hier il n'avait pas droit, hé ben j'avons encore pus raison aujourd'hui.

*La Cloyère.*

2

GASPARD.

Tu n'as pas plus d'droit aujourd'hui qu'hier, entends-tu, fo de Gaspard !

TOINON.

Dam', M. Simplicie, si M. Gaspard a raison.

SIMPLICE.

Lui, raison; il a raison comme moi.

TOINON.

Mon Dieu ! ne vous disputez pas, m'est avis que vous êtes possédés du démon. Ah ! qu'en vilain défaut !

GASPARD.

Faut point que ça vous effouche, c'est not' naturel.

SIMPLICE.

*Air : Le luth galant qui chanta les amours.*

Quand j'étais p'tit il m'faisait d'malins tours ;  
Pour lui ma mère m' battait tous les jours ;  
Enfin j'suis un agneau que c'vilain loup dévore ;  
Il m'chicanait jadis, il me chicane encore,  
Il m'chicanera toujours.

GASPARD.

J'te chican'rons toujours.

TOINON.

Allons, allez vous-en bien vite, voici M. le Sénéchal; n'allez pas dans ce moment lui parler d'affaires, vous gêneriez tout.

SIMPLICE.

Ma douce amie, ne m'oubliez pas dans vos prières.

TOINON.

C'est bon, c'est bon.

*Ils sortent en se disputant.*

## SCENE V.

GRUGEAUDIN, CALINET, TOINON.

GRUGEAUDIN repousse Calinet qui lui présente des papiers.

*Air : D'Haguenier.*

Oui,

Pour aujourd'hui,  
Chassons tout ennui,  
Point d'affaire ici ;

Je traite,

J'attends des lurons,  
Comme nous rirons,  
Comme nous ferons

Goguette.

Epicurien,

Que jamais rien

N'arrête,  
Je ne pourrais  
Garder jamais  
La diète;  
Car, même au Palais,  
Rien n'a plus d'attraits  
À mes yeux que la Buvette.

CALINET.

Cependant, M. Grugeaudin, il nous est venu un procès ce matin, qui commence sous d'assez bons auspices.

GRUGEAUDIN *sans écouter.*

Toinon, où en est notre dîner ?

TOINON.

Mais il prend une certaine mine... Il vous fera d'honneur, je m'en flatte, celui-là.

CALINET.

Ce traître qui était en prison, est venu pour vous remercier de sa sortie.

TOINON.

Il m'a laissé deux entrées superbes.

GRUGEAUDIN.

Vraiment c'est fort ridicule d'enfermer un homme comme ça... Ah! et ce confiseur n'a-t-il rien déposé?

CALINET.

Je n'ai rien vu de lui.

GRUGEAUDIN, *à Calinet.*

Nous n'avons le temps de penser à son affaire qu'après les vacances... Avez-vous eu des nouvelles de ce Marchand de vins?

CALINET.

Attaqué comme falsificateur?..

TOINON.

Il m'a envoyé dix bouteilles de Bordeaux franc et naturel; il m'a dit qu'il n'en avait jamais vendu comme ça.

GRUGEAUDIN.

Cet homme-là a du bon dans le fond.

TOINON.

*Air : De l'écu de six francs.*

Les plaideurs ont garni l'office,  
J'ai presque mon repas entier,  
C'matin, pour mon s'cond service,  
J'ai reçu du vin et du gibier.  
À l'instant, par la pâtissière,  
Un gâteau vient d'vous être offert;  
Mais je n'ai rien pour mon dessert.

GRUGEAUDIN , à *Calinet*.

Faites assigner la fripière.

CALINET.

Je vais rédiger cette assignation avec douceur, et ordonner que l'on paye ce soir.

TOINON.

Et moi je retourne à la broche.

GRUGEAUDIN.

Je vais au Palais. Surtout je t'en supplie, au coup de midi, tous mes convives seront là,

TOINON.

Tou les plats aussi.

GRUGEAUDIN.

Toinon, tu li s'â le arêto de venir.

TOINON.

Mais nous n'avons point d'huîtres.

GRUGEAUDIN.

Fais ce que je te dis, j'en ai vu là une cloyère...

## SCENE VI.

CALINET, *seul*.

C'est bon, c'est bon; les affaires donnent à force, les plaideurs donnent aussi, nous ferons bonne chère... heureusement le maître-clerc ne sort pas de table au dessert; ma foi vive la robe pour les gourmands.

*Air : Vaud. des Petits savoyards.*

On nous fait tous les dons possibles;  
Le cabinet du Sénéchal  
Pourrait être au Palais-Royal  
Un magasin de comestibles.  
Aussi, chaque jour tous les mets  
Dont nos armoires se garnissent,  
Font engraisser le juge et les procès,  
Tandis que les plaideurs maigrissent.

Mais en attendant le dîner, il me faut classer ces liasses et ces dossiers; plus je range les papiers, plus les affaires s'embrouillent.

SCÈNE VII.

CALINET, GASPARD et THÉRÈSE, *entrant par le fond.*  
GASPARD, *bas en poussant Thérèse.*

Va donc, va donc.

THÉRÈSE, *bas.*

J'n'osons point.

GASPARD.

Parle-l'y pour mé; d'abord, je ne t'épouserons point, si j'perdons mon procès, vois-tu ben.

THÉRÈSE.

Marchais, marchais; j'allons l'y parler.

GASPARD.

Allons-nous-en, pour qu'on ne s'avise point de la malice.

*Il sort.*

SCÈNE VIII.

CALINET, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *à part.*

Je ne savons comment faire, j'avons promis séparément à Simplicite et à Gaspard de parler pour lui... par qui faut-il commencer? Ma fine, c'est égal (*Toussant.*) Hum! hum!

CALINET, *sans se retourner.*

Qui est là, qui est là?

THÉRÈSE.

C'est moi, mon doux Monsieur.

CALINET, *se levant.*

Peste, voilà une jolie plaideuse! Comment c'est vous, ma petite Thérèse? Approchez, ma belle enfant, venez me conter votre affaire.

THÉRÈSE, *faisant une révérence.*

Tiens c'est vous, Monsieur Calinet, vous v'la par-ici...? vous n'êtes donc plus saute ruisseaux à Domfront?... je n'savons pas que vous aviez un'si bonne place!... Quèqu'ça peut ben vous rapporter?

CALINET.

Ma place est très bonne; puisqu'elle me procure le plaisir de vous voir.

THÉRÈSE.

Ah ! si ça ne vous valait que ça, ça ne serait pas grand'chose ; mais elle vous rapporte ben queuqu'chose de plus. (*A part.*) Ça ne serai pas un trop mauvais parti. (*Haut.*) Savez-vous que vous n'étiez pas si ben étoffé quand vous me faisiez la cour...

CALINET.

Ah dame ! vous étiez fière, et vous n'avez pas voulu de moi.

THÉRÈSE.

Ah ! je n'ai dit ni oui ni non.

CALINET.

Mais qu'est-ce qui vous amène ?...

THÉRÈSE.

*Air : Suzette à l'âge de quinze ans.*

Mon doux jug' daignez m'écouter,  
Faut excuser ma gaucherie,  
J'venons ici vous consulter,  
Rendez-moi justice, je vous prie.

CALINET.

Dire que vous savez charmer  
Par ces doux yeux, cet air novice,  
Dire enfin qu'il faut vous aimer,  
Ce sera vous rendre justice.

THÉRÈSE.

C'est bien gracieux de votre part, mais...

2<sup>e</sup>. Couplet.

Pour la douceur j'is un mouton,  
Je n'voulons de mal à personne ;  
Mais faut qu'vous mettiez en prison  
C'tilà dont la caus'n'est point bonne.  
Je n'entendons rien au palais,  
Je sommes jeune et sans malice ;  
Mais fait's-moi gagner mon procès,  
Ce sera me rendre justice.

CALINET.

Vous voulez peut-être traduire au tribunal quelque amant infidèle ?

THÉRÈSE.

Je ne me plains point des amants.

CALINET.

Je parierais que c'est quelque brutal de mari : pauvre petite... nous le ferons mettre en prison.

THÉRÈSE.

J'aurons recours à vous quand je serons mariée.

CALINET.

Ah ! vous êtes encore fille. (*A part.*) C'est bon à savoir.

THÉRÈSE, *à part.*

J'allons lui parler de Gaspard, ça lui est égal et à moi aussi.  
(*Haut.*) Voyez-vous, Gaspard veut m'épouser, s'il gagne son procès.

CALINET, *avec humeur.*

Gaspard, un normand, je le connais ; il veut vous épouser....  
mais il n'est pas sûr qu'il gagne.

THÉRÈSE.

Oh ! que si, avec de la protection ; il m'a tout conté, et je  
v'nous d'sa part vous prier pour lui.

CALINET.

Diable ! comment vous arrangez tout cela.

THÉRÈSE.

Eh ! mais, ça se voit tous les jours ; on dit qu'il y a plus d'une  
belle dame qu'a fait pencher la balance.

CALINET.

Air : *Vaud. de la Petite gouvernante.*

Thémis n'a jamais de caprice,  
Et donne à tous un droit égal,  
La balance de la Justice  
Sert à peser et le bien et le mal.

THÉRÈSE.

Si l'on croyait la médisance,  
On pourrait penser qu'en effet,  
Elle ne se sert de sa balance  
Que pour peser les cadeaux qu'on lui fait.

CALINET.

Voyons, espiègle, qu'est-ce que vous donnerez à la justice pour  
protéger Gaspard ?

THÉRÈSE, *d'un air ingénua.*

A la justice.

CALINET.

Oui, c'est-à-dire, à moi qui la représente.

THÉRÈSE.

Je n'avons rien à vous donner.

CALINET.

En ce cas, Gaspard perdra son procès.

THERÈSE.

Ah ! mon Dieu !

CALINET.

Vous l'aimez donc beaucoup, ce Gaspard ?

THERÈSE, naïvement.

Mon Dieu non, je ne l'aimons pas plus que vous.

CALINET.

Vous vous y intéressez cependant.

THERÈSE.

Parce que j'sommes ben sûre que c'est Simplicie, l'autre normand, qui veut lui faire une escroquerie.

CALINET.

Ce Simplicie est donc un méchant garçon ?

THERÈSE.

Ah ! ne m'en parlez pas.

*Gaspard paraît à la porte pour écouter.*

*Air : Le petit garçon que voilà.*

Simplice est un mauvais sujet  
Qui brouille chacun à la ronde;  
Il cherche noise à tout le monde,  
Et se bat dans chaqu' cabaret.

C'est un taquin,

Un aigrefin,

C'est un brutal,

Il n'aime que l'mal,

Chacun ici

Est son enn'mi,

Enfin j'gage

Que dans l'village

On n'en trouverait pas deux comm' lui.

GASPARD, à part, d'un air content.

Comme elle habillé Simplicie, c'est bon.

*Il sort.*

CALINET.

C'est une horreur, mais dites-moi.

*Air : Vaud. de Lantara.*

Gaspard, la chose est certaine,  
Grâce à moi pourra gagner,  
Mais, mon enfant, pour ma peine  
Que voulez-vous me donner ?

THERÈSE.

De vouloir trop d'bénéfice,  
J'suis sûr qu'vous seriez fâché;



Si vous m'vendez la justice,  
Monsieur, faites-moi bon marché.  
Je n'sommes pas ben riche.

CALINET.

Ecoutez, je ne veux pas vous faire payer beaucoup de frais... nous avons le papier timbré, les expéditions, les plaidoeries; vous en serez quitte pour la modique somme... d'un petit baiser.

THÉRÈSE.

Un baiser, ah ça n'est pas cher! je croyais bien que vous me prendriez quelque chose de plus.

CALINET.

Elle est de bonne composition. Eh bien, ma petite, donnez-m'en deux en ce cas.

THÉRÈSE.

Ah! tant que vous voudrez; des procès comme ça ne me ruineront pas.

CALINET, *allant pour l'embrasser.*

Vite, vite, voici Monsieur le Juge.

THÉRÈSE, *en colère.*

Vous n'êtes donc pas le juge?

CALINET.

Non; mais c'est égal, donnez-moi au moins votre petite main blanchette.

THÉRÈSE, *voyant venir Grugeaudin.*

Tenez, la voilà.

*Elle donne un soufflet à Calinet.*

## SCÈNE IX.

Les Précédents, GRUGEAUDIN.

GRUGEAUDIN.

Eh bien! eh bien! maître Calinet ne vous gênez pas. Ce fripon-là reçoit les faveurs des jeunes filles sans me demander la permission.

CALINET, *se frottant la joue.*

Vous appelez ça des faveurs.

THÉRÈSE, *d'un ton mielleux.*

Oh! je ne lui ai pas fait mal. (*A Grugeaudin.*) Votre servante, mon doux juge.

*La Cloyère.*

GRUGEAUDIN, *à part.*

Diab! le friand morceau! mon coquin de clerc n'est pas dégoûté. (*Haut.*) Allons, allons Calinet, allez dans mon cabinet, voyez mes papiers, et une autre fois ayez plus de décence et de retenue.

CALINET, *à part.*

C'est ça, il veut rester seul avec la petite.

GRUGEAUDIN, *d'un air sévère.*

Allez donc, entendez-vous, plus de décence et plus de retenue.

THÉRÈSE, *à Calinet qui hésite à s'en aller.*

Marchais, marchais....

GRUGEAUDIN.

Sans quoi, je vous renverrai chez monsieur votre père. J'irai manger sa soupe un de ces jours, et je lui conterai tout ça... Allez, Monsieur.

*Il sort; Thérèse le regarde.*

## SCENE X.

GRUGEAUDIN, THÉRÈSE.

GRUGEAUDIN *prenant un fauteuil.*

Venez ici, mon enfant... et songez à ne plus vous laisser cajoler comme ça d'une manière clandestine, et par des jeunes gens d'une humeur libertine.

THÉRÈSE.

Dam', Monsieur l'Juge, si je m'sommes laissé faire, c'était à votre intention; et quand j'avons su qu'il n'était pas vous, j'lons joliment rudoyé.

GRUGEAUDIN.

C'est bien, mon enfant, le juge, *bené sit!*... il ne faut pas mégalier vos bonnes grâces; n'oubliez pas surtout que les juges n'aiment que les jeunes filles qui sont sages.

*Il lui frappe sur la joue.*

THÉRÈSE.

Oh! vous êtes ben tombé avec moi, j'sis la sagesse en personne; j'fais l'étonnement de tout mon canton.

GRUGEAUDIN.

Pauvre petite! elle est charmante!

THÉRÈSE.

Air : *Du premier pas.*

Marchais, marchais,  
On n' peut point me séduire ;  
Je n' voulons point faire de sots marchés,  
Mais honnêtement j' avons le soin de dire,  
Quand à l'égli' un garçon veut m' conduire,  
Marchais, marchais.

GRUGEAUDIN.

Ah ! tu dis marchais...

THÉRÈSE.

2<sup>e</sup>. couplet.

Marchais, marchais,  
J' sommes sage comme un livre,  
Sur ma vertu, f'rait beau voir si j' briquechais ;  
Aussi chaqu' jour, à cell' fin de ben vivre,  
J' dis au galant qui dans l' bois veut me suivre :  
Marchais, marchais.

GRUGEAUDIN.

Ah ! ça mais tu leur dis ausi : Marchais, marchais ; mais, petite friponne, comment donc entends-tu ça ; car... Je ne conçois pas trop... Allons, c'est égal.

THÉRÈSE.

Ah ! dam oui, Monsieur le Juge, je leur dis marchais, à tous.

GRUGEAUDIN.

A la bonne heure, à votre âge on peut bien préférer quelqu'un, mais, en amour, il ne faut jamais faire de double emploi.

THÉRÈSE.

Oh ! nenni pas, M. Grugeaudin.

GRUGEAUDIN.

Voyons, ma petite, que puis-je faire pour vous : avez-vous ici quelque procès pendant devant mon tribunal ?

THÉRÈSE.

Non, Monsieur le Juge, pas moi. (*A part.*) J' ons parlé de Gaspard au clerc, parlons de Simplicé au juge ; de c'te manière j' aurons contenté les deux.

GRUGEAUDIN.

Belle sollicituse, vous ne plaidez contre personne.

THÉRÈSE.

Oh ! que nenni... Mais, Monsieur le Juge, j' venons vous parler pour ce pauvre Simplicé Briquebec.

GRUGEAUDIN.

La jolie petite menotte ! c'est la main de la Justice

THERÈSE.

C'est un bien bon, un bien brave, un bien honnête homme, allez.

GRUGEAUDIN.

Tes beaux yeux me disent bien des choses en sa faveur... Hou!.. la petite ma-que... (*Haut.*) C'est ton objet, n'est-ce pas, friponne?.. tu l'aimes, hein?..

THERÈSE.

Oh! non pas, Monsieur le Juge, il doit être mon mari, et je n'o-serions pas avant la noce.

GRUGEAUDIN.

L'heureux coquin, qui va se faire adjuger tant d'appas à la requête de l'Hymen.

THERÈSE.

Ah! il plaide contre un vilain homme, allez... Ça sera une bonne justice de te faire perdre. (*A part.*) Je ne s'avous pas trop ce que j'allons lui dire. Ah! ma fine, je vais lui dire la même chose que j'ai dite à l'autre. (*Haut.*)

Air : *Le petit garçon que voilà.*

Ça pard est un mauvais sujet  
Qui brouille chacun à la ronde,  
Il cherche noise à tout le monde,  
Et se bat dans chaqu' cabaret ;

C'est un taquin,  
Un aigrefin,  
C'est un brutal,  
Il n'aime que l' mal ;  
Chacun ici  
Est son ennemi,  
Enfin je gage  
Que dans l'village

On n'en trouverait pas deux comm' lui.

(*Simple paraît à la porte, au milieu du couplet.*)

GRUGEAUDIN, *d'un air calin.*

Si tu veux me donner un baiser sur tes petites joues fraîches comme des pommes, je te promets ma protection. Veux-tu que je le fasse condamner aux dépens ? Que je lui fasse payer une amende ? Que je le fasse faire des réparations publiques ? Que je le fasse imprimer le jugement à ses frais ? Que je le fasse mettre en prison ? Que je l'envoie aux galères ?...

THÉRÈSE, *vivement.*

Aux galères ? Est-ce que ça peut l'mener si loin ?

GRUGEAUDIN.

Il n'est rien que je ne fasse pour un minois comme le tien.,  
Viens m'embrasser.

THÉRÈSE.

Vous savez ben qu'il n'faut pas se laisser cajoler.

Air : *Vaud. de Jadis et Aujourd'hui.*

Vous m'disiez qu'en filles sévères  
Nous devions fuir les enjôleurs.

GRUGEAUDIN.

Ce n'est que pour mes honoraires  
Que je voudrais quelques faveurs.

THÉRÈSE.

De réussir quoique je grille,  
Je n'paierois pas avant l'succès.

GRUGEAUDIN.

Vous ne savez donc pas, ma fille,  
Comment on gagne les procès ?

*Il veut l'embrasser :*

THÉRÈSE.

Non, je ne veux pas.

GRUGEAUDIN, *avec humeur.*

Alors je ne répons de rien pour Simplice votre amoureux.

THÉRÈSE.

Mais comme vous me disiez, Monsieur le Juge, en amour, il ne  
faut point faire de double emploi.

GRUGEAUDIN.

Oh ! je le connais bien, c'est un drôle que nous condamnerons.

THÉRÈSE.

Allons, eh ben, tenez... j'ai un si bon cœur.

GRUGEAUDIN.

Ah ! petite poulette !

*Il l'embrasse.*

SIMPLICE paraît au moment où le juge embrasse Thérèse.

Bon, bon, ça arrangera mes affaires.

*Gaspard paraît ensuite.*

SCÈNE XI.

Les Mêmes , GASPARD , SIMPLICE.

*Ils paraissent chacun d'un côté.*

Air : *Du Renégat.*

SIMPLICE.

Thérèse vient d'parler pour moi.

GASPARD.

Pour moi Thérèse arrang' la chose.

GRUGEAUDIN , à Thérèse.

Ce procès-là dépend de toi ;  
Ton futur peut gagner sa cause ,  
Pour un baiser l'adversaire perdra ;  
Donne m'en deux , et vite on le pendra.

*Il l'embrasse.*

GASPARD.

Bon , bon , mon affaire est très bonne ,  
L'procès est à moitié jugé ,  
Puisqu'il embrasse la friponne ,  
Par lui je s'rons ben protégé.

SIMPLICE.

De voit le baiser qu'ell' lui donne ,  
Morgué , j'sis oamme au engagé ,  
Mais il faut ben que j'l'y pardonne ,  
Puisque je serai protégé.

GRUGEAUDIN.

Mon enfant , ton affaire est bonne ,  
Avec toi je suis engagé ;  
Tu ne dois redouter personne  
Ton procès est déjà jugé.

THERÈSE.

M'sieu Grugeaudin est bonn' personne ,  
Comin' déjà le voilà changé ,  
De Simplic' l'affaire est bonne ,  
Son procès est déjà jugé.

ENSEMBLE.

*Thérèse sort.*

GASPARD.

Allons , v'là encore c'maudit Simplic' (*Il s'avance vivement le chapeau à la main.*) M'sieu Grugeaudin , j'venons...

SIMPLICE.

Je l'trouverons partout.

GRUGEAUDIN.

Ah ! ah ! vous voilà vous autres : que venez-vous faire ici ? toujours des procès , des querelles ; pour me débarrasser de vous , il faudra que j'envoie l'un aux galères et que je fasse pendre l'autre...

GASPARD.

Je v'nons pour vous dire, Monsieur le Juge, de ne pas écouter c'chicaneur d'Simplice... Eh bien, quoique tu fais là? Tu viens parler pour toi à Monsieur.

SIMPLICE.

Eh ben, et toi donc! j'étois sûr de te trouver là, tu viens dire des suppositions.

GASPARD.

C'est bon pour toi... t'es coutumier du fait.

SIMPLICE.

Oui, moi, qui va tout simplement, j'suis sans malice, et j'n'avons j'astes rubriques.

GASPARD.

Oh Dieu! c'est ben moi... qui suis franc comme l'or.

SIMPLICE.

Tais toi, t'es faux comme un jeton.

GASPARD.

Mais M'sieu le Juge est honnête, va.

GRUGEAUDIN.

Comment donc, mais par état j'y suis obligé.

( Ici, on voit Toinon qui traverse le théâtre en portant la soupière ; Grugeaudin l'aperçoit, et cherche à se débarrasser de Simplicé et de Gaspard, qui veulent le retenir. )

Allons, c'est bon, laissez-moi... Laissez-moi donc, la justice ne voit qu'une chose. (Regardant la soupière.) Elle ne voit que ça. Elle est aveugle sur les pièges qu'on lui tend.

SIMPLICE, à Gaspard.

Oui, tu le flattes... J'sais ben ça qu'il est honnête. T'en seras la dupe! M'sieu le Juge fait trop bien la justice! N'est-il pas vrai? j'men rapporte à vous!

GASPARD.

Tu l'y parles tout bas, ça ne fera rien sur lui.

GRUGEAUDIN.

Messieurs, laissez-moi... Je vous le répète, la justice ne voit qu'une chose.

Air : *Vaud. des Gascons.*

Voici l'heure de mon dîner,  
Sans vous entendre  
Il faut m'y rendre :

Cessez donc de m'importuner,  
Un juge ne peut pas jeûner.  
Ici chaque convive accourt,  
Laissons là des choses pareilles,  
A tous vos débats je suis sourd :  
« Ventre affamé n'a pas d'oreilles. »  
Voici l'heure, etc.

LES NORMANDS.

La peste soit de son dîner,  
Sans nous entendre  
Il va s'y rendre,  
Gardons-nous de l'importuner,  
Il reviendra pour l'condamner.

*Grugeaudin sort.*

## SCENE XII.

SIMPLICE, GASPARD.

GASPARD, *à part.*

Attendons mon avocat, M. Doublelangue.

SIMPLICE, *à part.*

J'ons donné parole ici à M. Bégotin, mon procureur.

GASPARD.

Je ne bouge point de là.

SIMPLICE.

Ben fin qui me ferait déguerpir.

*Moment de silence.*

GASPARD, *tournant la tête.*

Eh ben, t'es encore là, toi ?

SIMPLICE, *de même.*

Queuqu' tu fais ici ? ce n'est point ta place.

GASPARD.

Va donc voir chez toi si j'y suis, va donc.

SIMPLICE.

J'ons affaire ici, entends-tu ? ça ne te regarde point.

GASPARD.

Et moi j'attendons quelqu'un.

*On entend un eheur dans la coulisse.*



Air : *J'ai Grégoire pour nom de guerre:*

Amis, restons à cette table  
Jusqu'à demain, joyeux buveurs,  
Et que Bacchus envoie au diable  
Les procureurs et les plaideurs;  
De leur sombre grimoire,  
Pour bannir la mémoire,  
A boire.

SIMPLICE et GASPARD.

Ah! quel bonheur!  
Le juge est d'bonne humeur,  
D'gagner j'aurons la gloire,  
D'perdre il aura l'déboire.

GASPARD.

Hé ben, tu n'es pas encôre parti?

SIMPLICE.

2<sup>e</sup>. couplet.

Des procès, vraiment ça m'dégoûte  
D'être toujours en attendant.

GASPARD.

J'nons pas pu boire encor ma goutte.

SIMPLICE

J'n'avons pas mis ça sous la dent,  
Ah! pour nous quel déboire.

GASPARD.

On n'peut manger ni boire.

*Chœur dans la coulisse.*

A boire.

LES DEUX NORMANDS.

Ah! quel bonheur, etc.

## SCÈNE XIII.

SIMPLICE, GASPARD, DOUBLELANGUE, BÉGOTIN.

GASPARD, *à mi-voix.*

Bon, v'là M. Doublelangue, ce nouveau procureur qui n'est  
qu'd'hier dans le pays; il bégaye un petit brin, mais ça n'en  
vaut que mieux, ça allonge les procédures.

SIMPLICE.

J'craî ben que M. Begotin lui donnera du fil à retordre; c'est  
l' plus beau parleur de l'endroit... le v'là enfin.

BEGOTIN, *bégayant.*

Bon on jour, mon cher Simplicite, tu m'as fait a appeler?

*La Cloyère,*

SIMPLICE.

Hélas ! j'y ons ben été forcé par la grâce du bon Dieu.

BEGOTIN.

Il est inutile de de dire deux eux fois les choses.

GASPARD, *de l'autre côté.*

Votre très humble et très obéissant serviteur, Monsieur Doublelangue.

DOUBLELANGUE, *bégayant.*

Je ne suis pas moins le vôtre.

SIMPLICE.

Vous savez, mon doux procureur, qu'il s'agit....

BEGOTIN.

C'est bon, c'est bon, en voilà....a.... assez.

GASPARD.

Vous vous souvenez ben que c'est pour une cloyère....

DOUBLELANGUE.

C'est clair, je parierais que c'est une clo...cloyère d'huîtres.

GASPARD.

Justement.

DOUBLELANGUE.

Vous voyez bien que je connais votre cau...cause.

SIMPLICE.

Mais je n'vous ons point parlé.

BEGOTIN.

C'est bien, très-bien, nous entendons mieux les affaires que vous, il est inutile de dire deux fois les choses.

SIMPLICE, *à part.*

Il devine les procès, quoi !

GASPARD.

C'est qu' vot' adversaire est un vieux Turc, M. Begotin.

DOUBLELANGUE.

Ah ! ah ! je serais cha...charmé de faire connaissance avec lui.

SIMPLICE.

Prenez garde à ce nouveau venu, on dit que c'est un malin, tout d' même.

BEGOTIN.

Parbleu, je suis curieux d'opérer un ra...rapprochement.

LES NORMANDS.

Mais puisque vous allez l'attaquer, n'y a pas besoin d'être bons amis pour ça.

BEGOTIN.

Mon Monsieur et ch...cher confrère, vous...vous me voyez en...  
enchanté de vous v...voir.

DOUBLELANGUE.

Et moi pa...pa...pareillement, mon très hon...honoré maître.

BEGOTIN, *à part.*

Oh, oh! je crois qu'il me singe!... voyons s'il veut me mystifier.  
(Haut) Au...auriez-vous l'intention de vous fi...fixer dans notre  
can...canton.

DOUBLELANGUE, *à part.*

Il me contrefait, voyons si cela durera. (Haut.) Monsieur, ce  
sera trop d'honneur pour moi de pouvoir me nourrir de vos  
pré...de vos préceptes.

BEGOTIN, *à part.*

Il continue. (Haut.) Vous êtes un vrai Cujas.

DOUBLELANGUE.

Vous êtes un aigle au barreau, et vous faites loi quand...quand  
vous dites quelque chose.

SIMPLICE, *à Begotin.*

Parlez-l'y donc de mon affaire.

BEGOTIN.

Je sais ce qu'il faut.

GASPARD, *à Doublelangue.*

Pensez donc un p'tit peu à nous, si vous avez le temps.

DOUBLELANGUE.

Taisez-vous.

BEGOTIN.

Il est vrai qu'en fait de goût, j'a...j'avais celui du barreau.

DOUBLELANGUE.

La nature nous a fait so...sortir des rangs pour être l'honneur  
de la jurisprudence.

Air : *La maison de M. Vautour.*

Mes débuts furent plein d'éclat  
Dans l'art de Cujas et Barthole,  
Et pour faire un grand avocat  
J'avais le don de la parole.

BEGOTIN.

Mon talent se développa  
Par une excellente méthode ;  
Carsur les genoux de papa  
Je bégayais déjà le Code.

DOUBLELANGUE, *à part.*

Morbleu! c'est trop fort. (*Haut.*) Dites-donc, Mon...Monsieur, vous faites un vilain co...co...copiste.

BEGOTIN.

C'est vous qui êtes un mauvais plaisant.

LES NORMANDS, *à part.*

Bon, bon, v'là qui commencent à s'asticoter.

BEGOTIN.

Vous êtes un in...in...in...

DOUBLELANGUE.

Nain, vous-même, entends-tu? Je suis un grand homme.

BEGOTIN.

Un insolent! de quel droit vous moquez-vous de moi?

DOUBLELANGUE.

Sa...sachez que j'en ai le droit de naissance, mais c'est vous petit gri...grimaud de palais.

BEGOTIN.

Vous trouvez donc cela bien drôle de m'i...m'i...miter.

DOUBLELANGUE.

Je vous ferai bien parler d'une autre manière.

BEGOTIN.

Je vous en défie.

LES NORMANDS.

Mais, mon doux procureur.

DOUBLELANGUE!

Ah! tu ne veux point fi...finir.

BEGOTIN.

Me prenez-vous pour un po...po...po...lisson?

DOUBLELANGUE.

Et vous me prenez-vous pour un pla...plastron.

Air : *De l'Anglaise.* (De Darondeau.)

DOUBLELANGUE et BEGOTIN.

De moi peut-on se moquer,  
Je suis prêt à suffoquer ;  
Me manquer, (bis.)  
C'est vouloir me provoquer :  
Qu'on nous laisse tous les deux,  
Je vais t'arracher les yeux ;  
Et je veux (bis.)  
Te prendre par les cheveux.

LES NORMANDS.

La paix, la concorde,  
Allons, qu'on s'accorde,  
A quoi bon s'taquiner,  
A quoi bon s'chicaner.

DOUBLELANGUE ET BÉGOTIN.

Quel nouveau langage,  
Jamais, je le gage,  
On ne vit un normand  
Faire un raccommodement.  
De moi peut-on se moquer, etc.

LES NORMANDS.

De vous il veut se moquer,  
A vot' tour faut l'attaquer;  
Vous manquer, (bis.)  
N'est-ce point vous provoquer.

( *A part.* )

Avec mon air doucereux,  
Je les f'rons battre tous deux,  
Et je veux (bis.)  
Les voir se prendre aux cheveux.

SCENE XIV.

Les mêmes, GRUGEAUDIN ( *entre deux vins, un verre de  
Champagne à la main et la serviette au cou* ), CALINET,  
CONVIVES.

*Suite de l'air.*

GRUGEAUDIN, *entre deux vins.*

Quel sabat épouvantable  
Me force à quitter la table,  
C'est le diable; (bis.)  
Car boire est divin.  
On se bat, on s'injurie,  
Arrêtez-les, je vous prie,  
Je parie (bis.)  
Qu'ils sont pris de vin.

GRUGEAUDIN, CALINET, CONVIVES.

A coups de poings s'attaquer,  
Au lieu de se provoquer  
A trinquer, (bis.)

Oh! c'est vraiment se moquer.  
Il faut, convives joyeux,  
Arrêter ces furieux,  
Oui, tous deux (bis.  
Ils vont se prendre aux cheveux.

LES PROCUREURS.

De moi peut-on se moquer, etc.

LES NORMANDS.

De vous il veut se moquer, etc.

GRUGEAUDIN.

Ah ça! que signifie tout ce tapage?

LES PROCUREURS, LES NORMANDS.

M. Grugeaudin, c'est ce chicaneur.

GRUGEAUDIN, *se bouchant les oreilles.*

Mais paix donc, paix donc. ne parlez pas tous ensemble.

CALINET.

Allons, allons, mes bons amis, entendons-nous.

GRUGEAUDIN, *chancelant.*

Ah ça! êtes vous ivres? voyons, vous m'avez l'air d'avoir bu un coup de trop; quand vous aurez repris votre raison je vous écouterai, allez faire un petit somme, vous en avez besoin; allez, ivrognes!

GASPARD, *le tirant d'un côté.*

Mon doux Juge, et notre procès?

SIMPLICE, *de même.*

Et l'audience, mon doux Juge?

GRUGEAUDIN, *manquant de tomber.*

Laissez-donc... eh bien! qu'est-ce qu'il vous faut encore à vous?

SIMPLICE ET GASPARD.

Une petite audience.

GRUGEAUDIN.

Ils n'ont que ce mot à la bouche, croyez-vous qu'un juge n'a que cela à faire; que diable laissez-moi au moins le temps de manger un morceau et boire un petit coup.

SIMPLICE.

V'là quasi deux heures que vous êtes à table, sans vous le reprocher.

GASPARD.

Il y a plus de deux heures que je croquons le marmot.

GRUGEAUDIN.

Expliquez votre affaire à mon greffier, et à la fin du dessert.

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Précédents, THÉRÈSE, BOURRICHE.

BOURRICHE, à Gaspard et à Simplicie.

Dites-donc, vous autres, vous n'êtes pas gênés, et cette cloyère de ce matin ?

GASPARD.

Eh ben ! j'attendons le jugement de M. le Juge.

GRUGEAUDIN.

Me direz-vous de quoi il s'agit ?

BÉGOTIN.

Mon... Mon... Monsieur il s'a... s'a...

GASPARD.

Ce n'est pas ça.

GRUGEAUDIN.

Expliquez-vous.

DOUBLELANGUE.

Il s'agit d'une contes... contestation.

BOURRICHE.

Allez tous au diable et rendez-moi ma cloyère.

SIMPLICE.

Il y a erreur, la cloyère est pour mé, mon bon Juge, je l'avons déposée au greffe.

GRUGEAUDIN.

Eh bien ! si vous l'avez déposée au greffe, que diable venez-vous réclamer ?

TOINON *apporte une cloyère remplie d'écailles.*

Tenez, v'là la cloyère et les écailles; voyez l'adresse et la qualité.

TOUS.

Comment ?

BOURRICHE.

Elle est pour M. Simplicie Gaspard.

SIMPLICE ET GASPARD.

Eh bé!

BOURRICHE.

Un moment, pour M. Simplicie Gaspard, le négociant qui demeure à Briquebec?

GASPARD, *voulant se sauver.*

Tu vois bé que les huitres n'étaient pas pour toi, filou.

SIMPLICE, *idem.*

Hélas! mon Dieu! je le disions ben, Gaspard voulait faire une escroquerie.

GRUGEAUDIN, *les retenant.*

Comment, comment, Messieurs les drôles, les huitres ne sont pas, c'est-à-dire n'étaient pas à vous?

GASPARD ET SIMPLICE, *se montrant au doigt.*

Y voulait les voler.

GRUGEAUDIN.

A-t-on vu de parçils drôles!... m'exposer à manger des huitres...

SIMPLICE.

Est-ce qu'elles vous ont fait mal, mon doux Juge?

GRUGEAUDIN, *en colère.*

Non, Monsieur, au contraire, elles étaient excellentes; si elles m'avaient fait mal!... Mais me faire manger des huitres qui appartiennent à quelqu'un... et qui n'a pas de procès encore! c'est un guet-apens.

SIMPLICE ET GASPARD.

Ça te passe devant le bec ça.

GRUGEAUDIN.

Qu'est-ce que c'est, Messieurs, qui lui passe devant le bec?

GASPARD, *se sauvant.*

La cloyère ne m'appartient point, je ne voulons faire de tort à personne.

SIMPLICE, *idem.*

Hélas! mon Dieu! vous savez ben que c'est à ce brave négociant.



GRUGEAUDIN, *les retenant.*

Air : *De Turenne.*

Pour les sieurs Gaspard et Simplicie  
Voulant égaliser les lois,  
La balance de la Justice,  
Ici, va peser tous leurs droits.  
Pour éviter les représailles  
Que causeraient de nouveaux différends,  
Vous recevrez, en payant les dépens,  
Chacun la moitié des écailles.

*On leur donne la cloyère pleine d'écailles.*

GASPARD.

Je vous jure, Monsieur.

SIMPLICE.

Je lève la main.

GRUGEAUDIN.

Allons, allons, Messieurs, au lieu de tant lever la main, baissez-la un peu dans votre poche; et soldez-moi tout-à-l'heure le montant de la cloyère, ou je vous fais conduire en prison.

GASPARD ET SIMPLICE.

En prison. (*A genoux.*) Mon doux Juge!

GRUGEAUDIN.

Allons, allons, les huîtres sont mangées, voilà ce que je sais, ce que je sais mieux que personne... Il faut les payer, ainsi que l'amende à laquelle je vous condamne, et qui servira pour le repas de noce de cette aimable enfant à laquelle je m'intéresse.

GASPARD, *enchanté.*

Comment, M. le Juge, vous payez mon repas de noce!...

SIMPLICE.

C'n'est point le tien; c'est le mien.

CALINET.

Non, non, mes amis, vous avez raison; ce n'est ni le tien, ni le sien, c'est le mien.

GASPARD ET SIMPLICE.

Comment, comment?

GRUGEAUDIN.

Oui, oui, j'approuve ce mariage; et je ne suis pas fâché qu'elle soit la femme de mon greffier.

*La Cloyère.*

5

THÉRÈSE.

Dame ! vous vous disputiez ma main ; fallait bien vous mettre d'accord.

GASPARD.

Ah ! mon pauvre Gaspard, v'là une fameuse journée, on te boit ton vin, on te souffle ta prétendue, on te fait payer encore.

SIMPLICE.

Et moi donc ; un lapin de Garenne, des espèces...

DOUBLELANGUE, *tendant la main.*

Ah ça ! n'oubliez-pas mes ho... mes honoraires.

BÉGOTIN, *tendant la main.*

Et moi, mes épi... mes épices.

SIMPLICE, *prenant la cloyère.*

Le beau jugement ! la moitié des écailles... qu'est ce que ça peut valoir ?

*Grugeaudin laisse tomber sa serviette, Gaspard la ramasse adroitement et va pour la mettre dans sa poche ; mais Grugeaudin la lui reprend.*

## VAUDEVILLE.

Air du vaud. du Château de mon Oncle.

THÉRÈSE.

Moi qui n'suis point une coquette,  
Lorsque je vois deux amoureux,  
En se disputant ma conquête,  
Prêts à s'battre pour mes beaux yeux ;  
J'pouvons, dis-j' tout bas en moi-même,  
Rendre tout le monde content ;  
Alors j'en prenons un troisième  
Pour terminer le différent.

SIMPLICE.

Les deux amants d'la p'tit' Nicette  
Voyant son jupon s'racourcir,  
Dis'nt : Nous saurons par c'te fillette  
A qui l'marmot doit revenir ;  
Mais pour terminer c'te castille,  
Nicette qu'a d'lesprit, vraiment,  
Fait un garçon, avec une fille,  
Pour terminer le différent.

**DOUBLELANGUE , à Begotin.**

Tu nous parles de ta science,  
Et tu n'es que le roi des sots.

**BEGOTIN.**

Toi qui vantes ton éloquence,  
Tu ne peux pas dire deux mots.

**DOUBLELANGUE.**

Bientôt mon art t'écrase...crase.....

**BEGOTIN.**

Tu n'as que de l'ignorance...ran..

**GRUGEAUDIN.**

Que quelqu'un achève la phrase  
Pour terminer le différent.

**GASPARD.**

Quand au cabaret les dimanches,  
En causant des affaires du temps,  
On m'dit pour qu'eu côté qu'tu penches ?  
Moi j'dis j'penche pour les Normands.  
Ma politique est ben adroite ;  
Afin d'imiter plus d'un grand,  
J'lev' la main à gauch' comme à droite  
Pour terminer le différent.

**GRUGEAUDIN , au Public.**

Il me vient encore une cause,  
Les auteurs se font un procès ;  
L'un dit : On critique ta prose ;  
L'autre : On critique tes couplets.  
Afin que leur débat finisse,  
Je trouve un moyen excellent ;  
C'est que tout le monde applaudisse  
Pour terminer le différent.

**FIN.**